

Ecclesia Campus 2015

Table-ronde n°5:

Peut-on faire confiance au dialogue interreligieux?

Samuel Grzybowski, président fondateur de Coexister

Il faudrait parler de *relations* interreligieuses plutôt que de dialogue. Il est important de cesser de parler *des* autres pour parler *aux* autres. C'est un effort permanent.

La question est : peut-on faire confiance à l'Islam ? Oui la question se pose. Aujourd'hui, le vivre ensemble est en difficulté. Mais la tentative de réponse est aussi possible et elle n'est possible que par la relation interpersonnelle.

L'association Coexister propose à ses membres de vivre 3 temps:

- un temps de dialogue, de débat
- un temps d'action commune : quelles que soient les différences sur les questions de foi, dans le service, il y a des choses à partager ensemble. La devise de Coexister est : diversité dans la foi, unité dans l'action — agir avec, faire avec, non pas malgré mais grâce à nos différences.
- un temps de sensibilisation dans les écoles et les lycées pour aller écouter les préjugés et les peurs des jeunes, essayer de les décortiquer, réfléchir à comment les déconstruire.

Dans le dialogue, toutes les questions ne sont pas bonnes à poser de but en blanc, surtout la première fois qu'on rencontre une personne. Il faudrait garder les questions sensibles, les questions difficiles, dans la rencontre qui dure. C'est seulement après plusieurs années de relations interpersonnelles qu'on peut se poser des questions qui fâchent. Pour que les questions soient saines et les réponses durables, qu'elles ne mettent pas à mal les relations, il faut d'abord penser à la relation. Pour cela, privilégier l'acceptation : nous sommes différents dans la foi mais nous pouvons faire des choses ensemble.

Samir Akacha, président du groupe Coexister Marseille

Je suis né en Algérie, venu en France à 7 ans. Pendant ma scolarité, je n'ai jamais eu d'ami juif, la plupart de mes amis étaient athées, je ne parlais pas forcément de mon identité religieuse aux autres. Un moment fondateur de ma vie est celui où je me suis converti à l'Islam, quand je l'ai accepté dans sa totalité.

Plus tard, j'ai découvert Coexister. Un jour, une amie m'a proposé d'aller 10 jours à Jérusalem. J'étais le seul musulman dans un groupe de chrétiens et d'athées. Pour

la première fois, j'existaient aux autres *en tant que musulman qui partage quelque chose*. J'avais l'impression que je pouvais être plus moi-même, partager plus de choses, accéder à l'autre encore plus intensément.

Je pense avoir ma vérité absolue, d'autres croyants pensent avoir la leur. Le but de la rencontre n'est pas de convaincre l'autre mais de voir la beauté qu'il y a dans cette vérité autre, en restant humble. Toutes les fois où j'ai fait cette rencontre, où j'ai vu la lumière dans le cœur des autres—d'autres croyants—, j'ai grandi dans ma propre foi.

Être confronté aux questions d'autres sur sa propre religion, des questions qui peuvent faire mal, oblige à approfondir la connaissance qu'on a de sa religion. Au contact d'autres confessions, on peut en apprendre plus sur la sienne propre qu'au sein de sa propre communauté.

La première révolution dans ma vie avait été le choix de l'Islam, la seconde est le choix de la coexistence active: ce n'est pas une nouvelle religion mais une manière de vivre sa foi, de redécouvrir la fraternité.

Mgr Gollnisch, directeur de l'Œuvre d'Orient

Le meilleur service que l'on puisse rendre aux chrétiens d'Orient est de faire avancer le dialogue interreligieux, déjà en Europe. En même temps, ce dialogue ne peut pas ignorer la situation des chrétiens au Moyen-Orient. Pour nous, occidentaux, il faut sortir d'une vision trop européenne, trop "latine", ne pas oublier que le Christianisme est d'origine asiatique. Être catholique est plus qu'être latin, il y a différentes traditions.

Un peu d'histoire : Les 3 premiers siècles du Christianisme ont été des siècles de persécution, jusqu'à Constantin. Lorsque l'Islam est arrivé, il a été accueilli plutôt favorablement par les chrétiens. Depuis l'arrivée de l'Islam jusqu'à nos jours, la situation a été diverse: périodes de coexistence, périodes de discrimination, périodes de franche persécution. Ces différentes situations se retrouvent aujourd'hui.

Souvent minoritaires, dans de nombreux pays les chrétiens ne disposent pas de la liberté religieuse. Ainsi, en Arabie Saoudite, deux millions de chrétiens sont sans lieu de culte (les Nations Unies exigent la liberté de culte). Toutefois, il ne faut pas imaginer qu'au Moyen Orient il y aurait d'un côté des musulmans violents et de l'autre une minorité de chrétiens persécutés: la possibilité de vivre la foi chrétienne existe bel et bien à de nombreux endroits en Orient. Au Liban, par exemple, la liberté de culte — et la liberté de changer de religion — sont réelles. En Egypte, dix millions de chrétiens vont librement à la messe tous les dimanches. La non-existence sociale des chrétiens au Moyen Orient est une fausse représentation : il y

a des évêchés, des hôpitaux chrétiens, des écoles, des lycées, des universités chrétiennes, ... Par ailleurs, il ne faut pas oublier que les premières victimes de l'islamisme violent sont les musulmans eux-mêmes. A Mossoul, les chrétiens sont partis mais Daech a notamment systématiquement tué les chiites.

On peut diagnostiquer plusieurs facteurs de la violence :

- l'humiliation : dans le passé, les Turcs ont opprimé le monde arabe ; encore aujourd'hui, Israël poursuit son processus incessant de colonisation avec le soutien (explicite ou implicite) de nombreuses puissances. On ne gagne jamais à humilier. Le respect à chaque humain est essentiel, ce qui inclut le respect de la manière dont il vit sa foi : insulter une religion c'est insulter l'homme qui se reconnaît dans cette religion. L'humiliation crée la rancœur ; le concile Vatican II demande d'essayer de dépasser l'histoire blessée.
- l'injustice : l'Occident traite commercialement avec certaines monarchies arabes qui vivent avec un grand train de vie, à côté d'une misère dans la rue dont on ne s'occupe pas.
- la peur : celle-ci est souvent le fruit de la méconnaissance : quand on ne se connaît pas, on a vite fait de s'agresser, d'où la nécessité du dialogue. Le dialogue, c'est avoir le courage de la vérité. Un dialogue où on n'ose pas se dire ce qu'on a envie de se dire, c'est un mauvais dialogue. Le dialogue est perçu par certains comme une tiédeur et une lâcheté. Mais refuser de s'y risquer, c'est plutôt cela qui est une marque de tiédeur. La tiédeur c'est le manque de foi, le manque de sainteté. Le refus du dialogue n'a rien à voir avec le radicalisme évangélique ; il ne faut pas confondre extrémisme et radicalisme. L'extrémisme, c'est refuser le dialogue, être dans une attitude de rejet, en s'imaginant qu'on est courageux. En fait, c'est souvent un symptôme d'ignorance. Le radicalisme évangélique est dans l'ouverture à l'autre, dans la recherche du dialogue et de la paix. Ceux qui ont vécu le radicalisme évangélique, ce sont saint François d'Assise ou Charles de Foucauld.

Dans ce contexte, le dialogue religieux aide à libérer la religion du politique. Ce ne sont pas des religions qui se font la guerre, mais des politiques qui se font la guerre en instrumentalisant la religion pour leurs visées politiques. Pour se libérer de cette emprise les religions doivent pouvoir se reconnaître mutuellement.

Est-ce que nous abordons l'Islam avec les armes du monde, dans une attitude de domination, ou dans la fidélité à celui que nous reconnaissons comme le Messie crucifié? Est-ce que nous allons à la rencontre de l'Islam avec la vulnérabilité du Christ, ou est-ce que nous oublions que nous sommes ses disciples en nous plaçant dans un rapport de force? — Ce dialogue nous renvoie, les uns et les autres, aux origines de notre foi.

Questions

Question: Comment dialoguer en prétendant avoir chacun sa “vérité absolue”? Est-ce que ce n'est pas de l'hypocrisie?

Samuel Grzybowski : La vérité à laquelle Samir croit dans sa relation à Dieu est contradictoire avec la mienne. Or s'il y a une vérité, il n'y en a qu'une. Mais la question de la vérité est une question qui se pose dans la durée et pas de but en blanc à la première rencontre. C'est aussi une question qui se pose dans la rencontre interpersonnelle à deux plutôt que dans un cadre collectif. Sur la question de la vérité il y a besoin d'humilité, de chasteté et de pauvreté.

- L'humilité, parce que pour les chrétiens, la vérité n'est pas quelque chose mais quelqu'un : le Christ. On ne peut pas posséder le Christ, il n'appartient pas plus aux chrétiens qu'aux autres. Le rapport d'un chrétien à la vérité est un rapport de relation – pas de possession.
- La chasteté, parce qu'une distance s'impose vis-à-vis des questions qu'on a envie de résoudre trop vite. Il y a quelque chose d'insolvable dans l'immédiat sur ces questions. Il y a de la vérité dans les choses vécues ensemble. Dans ce qu'on dit de Dieu, une distance est nécessaire, au moins pour respecter que l'autre puisse dire autre chose de Dieu.
- La pauvreté, parce que parfois on ne sait plus quoi penser ; la pauvreté c'est accepter de s'en remettre à Dieu.

Samir Akacha : L'objectif de l'interreligieux est de vivre ensemble. Le Coran invite à ne pas vouloir que tout le monde soit pareil : “J'ai fait de vous des nations différentes pour que vous vous entre-connaissiez”. Le prophète a dit : “Celui qui fait du mal à un Juif ou à un Chrétien me retrouvera contre lui le jour du jugement dernier”. Dans le dialogue interreligieux, on découvre la foi de l'autre, on n'essaie pas de le convaincre. La vérité fondamentale de Samuel est la nature divine du Christ, la mienne est que le Coran a été révélé par Dieu et transmis à Mahomet par l'ange Gabriel, et quoi qu'il arrive rien ne pourra les changer. Mais au sein d'une même foi on peut être radicalement différents, et on peut même vivre soi-même une révolution dans sa propre foi. Dialoguer n'est pas une relation d'hypocrisie ni de force, c'est une rencontre entre deux êtres humains.

“La vérité est un miroir tombé de la main de Dieu et qui s'est brisé. Chacun en ramasse un fragment et dit que toute la vérité s'y trouve.” (Rûmî) C'est une invitation à l'humilité.

Pascal Gollnisch : C'est précisément parce qu'on se rencontre et qu'on se parle que l'hypocrisie diminue. Il y aura toujours plein de bonnes raisons de ne pas se parler : la rencontre est un risque, une audace, on peut ne pas en ressortir indemne. Bien sûr, tout n'est pas à dire et tout n'est pas à dire tout de suite – quand

un chrétien rencontre un musulman il ne commence pas par lui demander ce qu'il pense de la nature divine du Christ! – ce qui ne relativise pas l'importance de la question, mais invite à penser intelligemment le dialogue (ce qui est différent de l'hypocrisie).

Question : Est-ce que l'Islam peut être apolitique? Est-ce que pour mieux vivre ensemble il existerait et il faudrait un Islam uniquement religieux? Est-ce que ce serait l'Islam du Coran?

Samir Akacha : L'Islam est un système politique, religieux, spirituel complet. On peut vivre l'Islam de manière déconnectée de la politique : j'ai fait une tentative d'expatriation à Dubai, 2 mois plus tard j'étais de retour à Marseille : je ne me suis pas du tout retrouvé dans ce système musulman-là. Ça m'a paru plus facile d'être musulman en France qu'à Dubai, notamment grâce à la laïcité qui permet de vivre sa foi dans un contexte commun.

Samuel Grzybowski : L'Islam "prévoit tout" (notamment en politique) mais n'oblige pas tout. Il peut y avoir quelque chose de très sain dans l'Islam politique ; certains membres de Coexister sont membres d'Ennahdha par exemple, parti islamiste tunisien qui a rédigé la constitution tunisienne pendant 3 ans, aujourd'hui le deuxième parti de la majorité tunisienne, choisi par un système libre d'élection. Il peut y avoir des musulmans qui ne veulent pas d'Islam en politique, mais d'autres peuvent le vouloir et le choisir librement comme en Tunisie (même si ça peut paraître hallucinant pour un européen). Ennahdha défend que l'Islam doit inspirer des préceptes politiques, a rédigé une constitution laïque qui défend la liberté religieuse et a laissé la main à la suite des dernières élections. Ainsi, il peut y avoir un regard à ajuster de la part des occidentaux sur les liens entre Islam et politique.

Pascal Gollnisch : En France aussi, la séparation de l'Eglise et de l'Etat est une affaire compliquée, avec la confiscation des biens de l'Eglise en 1905, la reconnaissance des ministres du culte "légitimes", les aumôneries de lycées (nommés par le recteur d'académie), d'hôpitaux, de prisons, ... L'Etat a besoin d'interlocuteurs avec les religions. Par ailleurs, le religieux conteste un pouvoir politique qui prétendrait s'ériger en absolu – que ce soit dans le Christianisme ou l'Islam.

Question : Pour les musulman, le Coran est dicté par Dieu ; pour les chrétiens, la Bible inspirée par l'Esprit. Est-ce qu'on peut se parler? Quel statut peut-on accorder aux textes, notamment à ceux qui (dans la Bible comme dans le Coran) incitent à la violence?

Samir Akacha : Il faut rattacher les versets à leur contexte, surtout ceux qui appellent à la guerre. Ils font référence à des situations de conflits très spécifiques

dans les premiers temps de l'islam. Heureusement qu'on peut ne pas lire tous les versets de manière littérale, parce qu'on connaît le contexte. On dit qu'en lisant le Coran, un cœur fermé peut trouver tous les arguments pour se fermer encore plus, mais un cœur ouvert et plein de lumière peut encore gagner en lumière.

Pascal Gollnisch : La Bible est pleine de textes violents, mais évidemment, on ne la lit pas au pied de la lettre. Un jour, j'ai fait l'erreur de donner un Evangile à lire à quelqu'un qui m'avait dit "je suis athée, je voudrais comprendre". En revenant de sa lecture d'Evangile, il n'avait retenu que ces passages qu'il avait trouvés violents et qui le choquaient. Ainsi, nous devons toujours interpréter, il n'y a pas de texte sans contexte. Mais c'est déstabilisant, c'est moins confortable et ça peut être une épreuve.

À lire

- Ne nous oubliez pas! – le SOS du patriarche des chrétiens d'Irak
Mgr Louis Raphaël Sako
- Tous les chemins mènent à l'autre : Chroniques d'un tour du monde interreligieux
Samuel Grzybowski